

POUR UNE SOCIOLOGIE POLITIQUE DES NOUVEAUX DÉSENCHANTEMENTS

A PROPOS D'UNE LECTURE DE *LA TRAVERSÉE* DE MOULOUD MAMMERI

« Y a peut-être une Algérie à tuer. A tuer pour qu'une autre plus propre puisse venir
au monde ».

Mohamed DIB, *La danse du roi*.

« Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin;
L'imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin ».

BAUDELAIRE, « Le Voyage ».

I. — EXPOSITION

Poursuivant une lecture politique de la production littéraire maghrébine des dernières années (1), j'ai pris pour objet d'étude un livre de Mouloud Mammeri, intitulé *La traversée*, paru en 1982. Mon projet n'est pas d'en analyser systématiquement le contenu, mais d'y prendre appui pour développer une réflexion fondée sur divers éléments rencontrés en cours de lecture. Les hypothèses restent les mêmes : toute écriture abrite un discours sur le politique, au mieux un imaginaire politique; le construit romanesque (représentation par les mots) ne renvoie pas tant à des faits (configuration des choses) qu'à d'autres constructions qui, rapprochées, aident à la saisie de l'univers socio-politique.

C'est à dessein que j'ai choisi un auteur qui écrit depuis une trentaine d'années, et dont les premiers ouvrages furent publiés avant que n'éclatât la guerre de libération nationale algérienne, auteur qu'on ne saurait ranger parmi les écrivains en colère de la « nouvelle » génération, celle de l'Algérien Rachid Boudjedra ou du Marocain Mohamed Khair-Eddine. Ce qui importe, c'est que Mouloud Mammeri sans se rattacher à ce courant, manie à son tour la critique et se mette à vitupérer le « système » algérien, cet ensemble politico-social dont j'ai eu l'occasion d'étudier les caractéristiques (2).

(1) Voir « Structures romanesques et système social. Sur quatre romans parus en 1973 » et « Littérature et société en Algérie : Rachid Boudjedra ou le jeu des confrontations », in Jean-Claude Vatin (dir.), *Culture et société au Maghreb*, Paris, CNRS, 1975.

(2) Cf. *Algérie, histoire et société*, et *Algérie, Institutions et Régime* (en coll. avec J. LECA), Paris, Presses de la FNSP, 1974 et 1975.

L'ouvrage permet d'approfondir les techniques par lesquelles les romanciers pratiquent la satire de l'actualité, sous le couvert de la fiction romanesque. Il a un autre mérite, celui de nous entraîner dans une série de variations sur un autre motif proposé par l'auteur lui-même, celui de désert.

La traversée peut être résumée en trois paragraphes. Mourad, originaire de Kabylie vivant à Alger, est un ancien résistant de la wilaya III. Journaliste à *Alger-révolution*, il vient d'y publier un article, récit allégorique comportant une morale politique, intitulé « La traversée du désert ». A la suite des réactions critiques de ses collègues, il donne sa démission et se prépare à s'exiler en France. Il participe néanmoins à une dernière mission pour le compte de son journal dans le sud algérien.

Outre Mourad, l'équipe se compose de personnages de cultures et d'opinions fort différentes. Boualem, tout de rigueur puritaine et tenté par le nihilisme, est un nouveau « chevalier d'Allah ». A la fois fou de Dieu et « zélé furieux », il est le disciple d'un certain Djamel Stambouli. Souad, autre admiratrice du même, sert de secrétaire au groupe durant l'expédition. Serge, lui est un ex-communiste, qui n'a perdu ni le sens de la dialectique ni les vertus de l'apparatchik. Quant à Amalia (alias Aimée Delaunay), membre d'un réseau français de soutien au FLN pendant la guerre de libération, elle se trouve être à la source même de l'entreprise : elle vient spécialement de France pour réaliser un reportage sur le pétrole. Accessoirement, elle passe des bras de Mourad à ceux de Serge au cours du voyage.

Pour Mourad, le reportage lui-même compte moins que la révélation de l'univers saharien. A l'occasion, il voit s'écrouler non seulement l'idée qu'il continuait à se faire du désert mais l'essentiel de ses propres croyances. Les autres, s'ils perdent aussi leurs illusions ne paraissent pas tirer grand enseignement de l'expérience. Alors qu'Amalia rentre à Paris, emmenant Serge dans ses bagages, Mourad choisit in extremis, de se réfugier au sein de son village natal. Un mal contracté au Sahara l'y terrasse. Mort, il sera la mauvaise conscience des biens pansus et des habiles, de ceux qui ont fait du confort leur idéal et de l'opportunisme leur crédo.

Telle est la trame. S'y abritent un projet et trois thèmes emboîtés qui ont pour base le titre de l'ouvrage, c'est-à-dire le paradigme, le mot-clé de *traversée*. C'est ce que j'évoquerai d'abord, avant d'avancer quelques remarques critiques et de situer le roman dans une perspective comparative concernant la satire politique sous-jacente. J'envisagerai ensuite différentes fonctions remplies par le recours au désert en référence à la littérature actuelle, maghrébine et française.

II. — LE PARADIGME : INTENTION ET COMPOSITION

A) RACINE OU PROJET

Le projet de l'auteur vise à la démystification, au tout premier chef. La société algérienne fait l'objet d'un portrait en charge, tantôt féroce tantôt burlesque. Le livre s'ouvre en fanfare par une gravure à l'acide, représentant les

Algériens « arrivés ». Embourgeoisés, menant grand train, les nouveaux messieurs de l'Algérie indépendante se sont arrogés les pouvoirs. Ils se sont empressés ensuite de refermer les portes du « Paradis » derrière eux, ils ne les retrouvent que pour quelques cooptés, destinés à démontrer que la démocratie fonctionne et que tout Algérien a ses chances d'atteindre le sommet.

Cela continue par une satire, sur le mode plutôt comique, des cercles dits intégristes. En s'attachant à la figure du « Go », le « Grand obscur », chaman islamiste dont le quotidien national publie de temps à autre, et par pure démagogie, les fumeuses élucubrations, soutenu par une poignée de fanatiques prêts au *jihad*. En effet, du galimatias du Go où se mêlent le Koran, Ibn Khaldun, Averroes, et les penseurs marxistes, les rédacteurs d'*Alger-révolution* ont conclu « que c'était là l'expression du socialisme islamique et, comme personne ne savait ce qu'était au juste le socialisme islamique, on savait gré au Go de paraître le savoir lui au moins » (p. 12-13).

Au passage, les milieux journalistiques se font étriller. Les séances du comité de rédaction du quotidien semi-officiel y démontrent que l'absurde et le grotesque font bon ménage avec l'incapacité et la platitude. Quant au directeur, parachuté par le gouvernement avant d'aller pantoufler à la tête d'une société nationale, il atteint les sommets. Bigame, — épouse française dans un quartier, épouse algérienne dans un autre — il tourne aux vents dominants et suit les modes idéologiques. Naguère abusant des formules populistes et du vocabulaire marxiste, le voici depuis peu porté par le courant fondamentaliste et égrenant un ostensible chapelet, disant ces cinq prières quotidiennes avec affectation. Il a amassé une fortune, dont nous devons deviner qu'elle est plus le fruit et le reflet de la corruption ambiante que de son labeur personnel.

Vient ensuite l'Algérie des plages. Celle vendue à l'encan, avec ses constructions prétentieuses de l'architecte Pouillon (non nommé dans l'ouvrage), ses touristes sans imagination mais suivis d'imitateurs empressés parmi les jeunes Algériens.

Le temps de guerre nous vaut, en incidente, une évocation de l'armée coloniale dans un de ses exercices les plus périlleux : l'assassinat d'une bonne sœur, tante d'Amalia qui s'était laissée entraîner à soigner quelques blessés des maquis.

Le tableau de l'intelligentsia, en fin de volume, n'offre pas des couleurs plus roses. Les révolutionnaires de bistrot en prennent plus que leur grade. Ils discutent de Marx, du mode de production asiatique, des renversements d'alliance entre des fractions de classes imaginaires, du peuple mythifié, pêle-mêle, entre deux whiskies. Théoriciens imbéciles d'une révolution impossible, leurs variations sont réduites à néant par une boutade d'ivrogne qui, à la question « Qu'est-ce qu'un petit bourgeois ? » répond « C'est un qui veut devenir gros » (p. 156).

Le peuple, réduit à un monde de chauffeurs de taxis, de garçons de café, en ville du moins, est aussi représenté par un mendiant. Avec son faux moignon, celui-ci a pour « fonction sacrée » de « faire sentir aux autres la vraie saveur de leur bonheur... » tout en leur administrant l'image de leur asservissement (p. 161).

Ajoutons-y quelques fonctionnaires « invisibles et surmenés » à Alger, et pleins de zèle intempestif et destructeur à l'intérieur du pays, à l'image des administrateurs rencontrés dans le sud. Mourad résume toute cette bureaucratie et la condamne en une formule : « C'est sinistre, c'est ministre, c'est cuistre » (p. 165). Parsemons encore de quelques enseignants incapables ou maladroits et l'on aura un échantillon des groupes sociaux que l'auteur a choisi de brocarder.

En prime, nous sont donnés à voir les effets destructeurs de la culture officielle, en deux lieux distincts. En Kabylie, Tasga, le village que Mourad enfant a connu si vivant, peuplé désormais de vieillards formant un chœur à l'antique d'ombres muettes, est devenu un « Tasga fantôme ». Il n'y a plus personne pour participer aux fêtes rituelles, la place, autrefois centre des rassemblements, constitue le « couloir de la mort » (p. 54). Que ces maisons perchées aient donné tant de combattants pour l'indépendance ne les empêche pas de tomber en ruines. Simplement parce que leurs anciens habitants se sont fait tuer ou sont partis trouver un emploi, à Alger ou en Europe. Suprême dérision, l'État vient de faire construire au centre de ce mouiroir une nouvelle mosquée, surmontée d'un amplificateur (« micro » dit l'auteur). Quant au Sahara, lui aussi a subi les assauts destructeurs de la modernisation, comme on va le voir, après avoir évoqué les « structures traversières » du roman.

B) DÉSIGNANCES OU THÈMES

Le thème central se développe autour d'une interprétation tripolaire du mot *traversée*. Trois démonstrations en effet s'y interpellent et se font écho. La première est linéaire, menant une collectivité d'un point à un autre, lui permettant d'atteindre un refuge. La seconde est circulaire, conduisant un petit groupe d'Alger à Alger, après un périple par les régions sub-désertiques et désertiques du sud. La troisième ne concerne qu'un seul et unique individu; elle aboutit à un cul-de-sac.

1) D'abord, mentionnons la fable, ou la traversée, telle que la conte Mourad et qui est un *trajet symbolique*. Elle tient en fait de la prophétie parabolique, tant elle annonce le déroulement du second thème et, surtout, l'aboutissement du troisième. Dans le texte publié par *Alger-révolution*, faute de copie ce jour-là, « apologue en trois tableaux » qui constitue un étonnant morceau de bravoure au début de l'ouvrage (p. 31-38), Mourad dépeint une caravane — qui fait penser à un tableau pompéïro-misérabiliste du siècle dernier représentant Caïn et les siens fuyant la vengeance divine. Une tribu s'acharne à traverser le désert, précédée de *héros*... Ces derniers sont chargés d'indiquer la voie et d'assurer la protection du convoi. Mais, « seuls et exaltés », ils se lancent à l'aveuglette, suivis tant bien que mal par la meute essoufflée. Aussi téméraires que distraits, ils se font décimer en grand nombre. Mais « le destin des héros est de mourir jeunes et seuls » (p. 32).

Un peuple de *moutons* suit donc tant bien que mal une bande d'irresponsables ne sachant rien prévoir; tantôt courant la poste, tantôt se perdant à contempler les nues. Les premiers, d'ailleurs, ne rêvent que de se débarrasser

des seconds une fois le but atteint, autrement dit l'oasis. A l'ombre des palmiers, l'eau à portée, c'est à la fois le havre et Capoue. Les marchands y exploitent sans scrupules la caravane. Les derniers héros y succombent aux charmes de tous ordres, avant de rendre l'âme. Profitant de l'amollissement général, les *épigones*, se proclamant les dignes successeurs des héros, s'emparent des commandes. Imitateurs en fait et usurpateurs en droit, ils trouvent bien vite dans les *idéologues* les doctrinaires susceptibles de justifier leur acte de force. Ceux-ci assurent ceux-là d'un minimum de légitimité. Ils suggèrent même quelques bonnes vieilles recettes empruntées au machiavélisme le plus rudimentaire. Le peuple, nourri de contes, aveuglé, encense ceux qui l'asservissent. « La fable qui berce est aussi celle qui berne, mais les hommes des caravanes sont peu doués pour l'analyse », commente les narrateurs (p. 37). Le peuple est donc condamné à faire de la figuration : « on le gardait pour la défense des frontières, la caisse de solidarité, les défilés » (*ibid.*). Moralité, si « les protagonistes passent, la caravane est éternelle ».

Il n'est nul besoin d'être grand clerc pour décrypter l'apologue, ni pour voir derrière l'allégorie le précepte et la morale que Mourad le journaliste de fiction présente à son tour à ses concitoyens; cette fois non pour les endormir mais pour les réveiller. Et, derrière ce récit dans le récit, le message que Mouloud Mammeri lance n'est pas moins clair. Il paraît donc superfétatoire de se livrer à une traduction des avatars de la caravane. Tous y auront reconnu l'Algérie en guerre et les combattants menés par ceux que l'on évoquera plus tard sous le nom de martyrs. Inutile aussi de nommer les épigones et leurs thuriféraires d'aujourd'hui. Gageons que nous tenons en ces quelques pages un futur morceau choisi de la littérature de contestation. Les couleurs n'y sont pas tendres. Le ton de celles qui servent à la description de la vraie traversée, du voyage saharien proprement dit, ne le sont guère plus.

2) Partie d'Alger, l'équipe de journalistes descend sur Laghouat, fait escale à Ghardaïa, pique ensuite sur Ouargla, visite Hassi-Messaoud et In Amenas s'arrête à Djanet puis à Tamanrasset. Elle effectue le trajet retour par In Salah, Timimoun et El Golea, le tout en voiture. Ce mois dans le désert est ponctué de rencontres. Au Sahara traditionnel, celui des populations nomades et récemment sédentarisées, s'ajoute le Sahara pétrolier et administratif; le second commandant peu à peu au premier. La visite n'a rien de touristique. Toutefois, le côté dramatique ressort moins des affrontements entre individus que des situations locales. Et, comme le dit explicitement Amalia à Mourad, la réalité est à l'image de l'apologue rédigé par ce dernier (p. 95).

Certes, Touareg [*Tuareg*] et Harratins [*Harâtîn*] démontrent toujours qu'ils sont les seuls à pouvoir s'adapter aux rigueurs du climat, aux radiations solaires comme aux écarts de température, en fournissant les réponses physiologiques adéquates, en inventant habitat et vêtements *ad hoc*. S'ils détruisent les derniers acacias du Hoggar et du Tassili pour cuire leurs aliments et sacrifier au rituel du thé, ils n'en représentent pas moins une tradition aristocratique, guerrière et poétique. Mais où sont les chefs des grandes confédérations [*imnulaken*], les responsables de tribus [*imgharen*], les guerriers, les nobles [*Ihaggaran*] d'antan ? Frappés d'obsolescence, marqués du sceau de la désuétude. Déjà razzieurs

dérisoires, opposant leurs boucliers de peau d'antilope et leurs épées et lances forgées à la main aux armes à répétition de l'armée coloniale au tournant du siècle passé, les voici condamnés plus avant dans l'Algérie indépendante. Le moindre gabelou peut leur intimer l'ordre de débâter leurs chameaux jusqu'au dernier sac et le dernier représentant de la maréchaussée peut leur interdire le port d'armes blanches, symboles de leur rang plus qu'instruments de défense. Faute de s'insulariser en tant qu'ethnie, faute de remplacer les groupes vassaux [*inghad*] et les serviteurs noirs [Harâtin] et de pouvoir opérer un prélèvement sur les récoltes et troupeaux de chameaux et de chèvres, faute d'échanger le mil contre le sel, leur système s'est dégradé. Leur institutions politiques ne possèdent plus la moindre autonomie, n'ayant plus de rôle à remplir. L'amenukal des Touareg Ajjer est devenu député dans la première assemblée algérienne après 1962. Les organisations caravanières ont perdu leur raison d'être. Les tribus n'ont plus d'occasion de se rassembler, sinon pour des danses où sont mimés les anciens affrontements, menacés à leur tour de folklorisation. L'économie productive traditionnelle — armes, vêtements, objets usuels, bijoux — porte les premiers stigmates d'une robotisation sous l'influence d'un artisanat national algérien plus préoccupé de pittoresque que d'authenticité.

Aux ressources d'antan, (« khammèssage » des oasis, transport caravanier) il a fallu en substituer d'autres. Mais quiconque ne se transforme pas en agriculteur, impliquant fixation et acquisition de terres. Les transitions s'effectuent plutôt mal que bien. Dès lors, les structures sociales s'effritent, les liens familiaux, se distendent. Les femmes n'ont plus le monopole de l'enseignement des enfants. Les jeunes quittent la tribu, dont les pères sont déjà partis. Les anciens, à l'image de leurs homologues de Kabylie, n'ont plus que leurs souvenirs comme culture et qu'un théâtre d'ombres comme lieu où exercer leur autorité... Qui, désormais, transmet quoi et à qui, en tamacheq [tamâsheg] ? Des bribes, des morceaux éclatés, destinés à quelques irréductibles, défenseurs de valeurs et de temps révolus, qui croient encore au destin de la race ?

Pour l'essentiel, les nomades sont « dénomadisés » et par la même prolétariés. Les « grands nomades » sont devenus insaisissables, ils tentent d'échapper aux réserves de type indien, aux parcs ethniques, aux sédentarisation gouvernementales. Ils fuient l'intégration forcée dans les écoles où l'on enseigne des codes définis au Nord, commentés par des pédagogues et appliqués par des administrateurs venus du nord; ce qui rappelle étrangement et sur une plus vaste échelle les pratiques en vigueur à l'époque coloniale. Les nomades chameliers ne peuvent plus croire à un espace grignoté par la modernisation et un tracé de frontières dont se montrent jaloux les nouveaux États nationaux. Leurs enfants seront pétroliers ou camionneurs, à moins qu'ils ne deviennent petits fonctionnaires locaux, comme le fils de l'amukal, employé à la mairie de Tamanrasset dans les années 1965. Ils sont déberbérés pour être mieux algérianisés. Leurs femmes sont réduites à la prostitution, comme la mère d'Aithagel assurant sa survie dans le « tendé des frontières ». Que reste-t-il de la vie libre des Touareg ? Une partie s'est laissée sédentariser et vit de l'aumône gouvernementale (p. 110). L'autre déjoue la police des frontières et joue de l'espace inhospitalier du reg et de la hamada, des plaines et tassili. Elle trouve

dans le désert profond l'ultime refuge, à condition que la sécheresse et la famine ne la condamnent pas à remonter vers les pâturages septentrionaux. Et puisqu'il faut « arracher les Touaregs à leurs violons », comme le recommande le sous-préfet de Djanet, le désert résonne des derniers ahellils.

Les oasiens, mieux lotis, n'en sont pas moins victimes eux aussi. Toute la mythique de l'eau, productrice de richesses, de l'escale assurant le repos du nomade, antithèse et complément des étendues désertiques, achoppe à la pollution de la nappe phréatique, à la décomposition des micro-sociétés hydrauliques que le partage de l'eau et des terres, imposé par la révolution agraire, ne parvient pas à rééquilibrer. Là aussi, un ensemble fragile cherche de nouveaux modes de vie et d'échange, au sein d'une nation-marché-Etat en pleine mutation.

Le bel Orient de la route de l'or, des Hommes porteurs du litham [Mulaththamün], du chant des puits sous les palmiers se trouve effacé, peu à peu. Le désert pacifié c'est Ibn Khaldun enterré une seconde fois par ceux-là mêmes qui en proclament l'actualité. Les citadins sont sûrs désormais qu'aucune tribu ne s'arrogera le *mulk*, ne fera preuve de l'*açabiya*, et ne remontera du sud pour venir les déloger de leurs ministères et bureaux. *La civilisation du désert*, qu'évoquait encore Robert Montagne en 1947 a vécu. Les cérémonies et pèlerinages y offrent encore l'occasion de rassemblements et fournissent la preuve qu'une civilisation possédant ses rites et rythmes propres y tint jadis sa place. Mais la fête du Mouloud de Timimoune, sur laquelle se clôt le périple journalistique, c'est aussi celle où Ba Salem vient mourir après avoir lancé son dernier chant. L'amateur de tournesols, l'amoureux inconsolable de son épouse défunte, le grand maître des ahellils, en se laissant mourir, marque la fin d'une époque, d'une société.

Pour les Algérois et la Française de passage, le Sahara n'est certainement plus ce qu'il était. Leur imagination s'en trouve brouillée au contact des réalités. Au retour, les images et illusions sont détruites, mais aucun hors Mourad ne tire de leçon de la rencontre avec le désert.

Les fondamentalistes musulmans espéraient y puiser des forces pour leur combat. Le Go avait même précisé à des adeptes : « Le frère Boualem se rend en des lieux semblables à ceux où le dernier des prophètes a reçu la révélation... Qui peut dire si, entre le désert et la foi, Dieu n'a pas créé une secrète connivence, comme si, pour se découvrir la vérité avait besoin de la parfaite nudité. Au désert aucune des perversions de Satan ne s'interpose entre les hommes et Dieu. Du désert le frère Boualem va rapporter des images des temps bénis ou la vérité vivait parmi les hommes » (p. 27). Naturellement, Dieu n'est pas au rendez-vous. Ni au creux des dunes ni au sommet de l'Assekrem il ne daigne se manifester. Plus fâcheux, les hommes ne paraissent guère s'en soucier. « Chez ces descendants perversis des compagnons de la guerre sainte le pétrole avait tué Dieu », constate amèrement Boualem en observant les travailleurs d'Hassi-Messaoud (p. 69). Non seulement Boualem n'a pas rencontré les « grands nomades » après lesquels il courait pour les attacher à sa croisade, non seulement il ne ramène rien de son voyage de ce qu'il espérait, mais il y a contacté quelques pernicious doutes. Constatant, revenu à Alger, que le pathos du Go ne produit plus sur lui

le même effet euphorique, il pense que « Dieu l'avait floué » (p. 167). La découverte du monde réel, des femmes (Amalia qui s'est offerte à lui et qu'il a repoussée mais aussi sa propre épouse), l'effraie au point de trouver une piètre consolation dans l'alcool.

Mourad, de son côté, cherchait le désert de ses rêves et de ses souvenirs. Mais, dès In Amenas, « lieu des méharis », il découvre vite que « à la place des méharis d'antan on ne voyait plus... que les masses poussives de grands camions ocres... » (p. 69). Ce n'est plus le royaume des « vaisseaux du désert » et des sables mais celui des engins mécaniques et de la poussière. Mourad ne se libère point de ses démons et ne retrouve pas les animateurs des cours d'amour et des fêtes traditionnelles. Seul Ba Salem... Mais celui-ci ne fait que lui indiquer, par son renoncement, la seule issue pour les marginaux, les héros et les chantres, la mort.

3) La troisième traversée est synonyme de *passage*, mais de passage infranchissable. La voie que suit Mourad est un chemin de renoncement. Et c'est une conduite de fuite qui l'y amène. Le tout renvoie à une interprétation métaphorique, non sans clichés et poncifs. Elle concerne, en tout cas, le seul personnage principal, qui vit un moment dramatique de son existence. Mourad ne parvient pas à trouver une *issue*, à passer *au travers* des épreuves diverses qu'il affronte, ni à *franchir* des obstacles qui viennent se mettre *en travers* de sa route, moins encore à *doubler un cap* fatidique. C'est plus lui-même qu'il découvre au cours de sa visite saharienne, lui et son incapacité à s'adapter. Le parcours suivi renvoie donc constamment à un itinéraire intellectuel.

Homme de culture berbère et marqué par l'Occident, membre d'une minorité linguistique étouffée, d'un village asphyxié, d'une société qui a condamné ou renié ses propres idéaux, Mourad vit la crise de tous ces enfermements. Parti d'Alger, pour s'expatrier, il ne fait que décrire cette boucle saharienne, ô combien symbolique, non pas pour prendre son élan et franchir la Méditerranée, mais pour se cogner aux murs d'un impossible ressourcement. Le voyage n'a donc rien d'initiatique. C'est plutôt une traversée intérieure, où le héros perd ce qu'il a appris en même temps que ses espoirs et illusions.

Tout en sillonnant les étendues désertiques, Mourad se détache d'Alger. Ce faisant, il se place hors des courants dominants, sans assurer pour autant une transition vers d'autres courants, ceux de l'Europe par exemple. Le Sahara lui donne à voir ceux auxquels il est plus lié qu'il ne croit et auxquels il s'assimile, les Berbères. Pour découvrir en fin de compte qu'il est d'une race qui s'éteint. « Je préfère être le dernier des Mohicans que le premier des traîtres », énonce-t-il dans un billet d'adieu à Amalia (p. 180). Mouloud Mammeri aurait pu écrire « Aztèque » au lieu de « Mohican »; si nous nous souvenons de son *Banquet*, cette pièce où il nous décrit « la mort absurde » d'une civilisation (1973), et où beaucoup y auront puisé des comparaisons avec la communauté ethnique de l'auteur lui-même (3).

(3) Mouloud MAMMERI parle de « la rigueur géométrique de la mort des Aztèques », *la mort absurde des Aztèques. Le Banquet*, Paris, Librairie académique Perrin, 1973, p. 13.

Incapable de passer du monde de la révolution à celui de l'organisation, refusant de transiger et d'entrer dans le jeu des compromissions et des clans, mais incapable tout autant de quitter son pays pour un autre, Mourad s'exclut de toutes les sphères. Parce qu'il vit ses déchirures, son « aliénation » (4), il devient l'un des « héros » de son propre apologue. Et l'auteur ne se fait pas faute de multiplier les correspondances, au long du texte, entre le personnage qu'il décrit et ceux que ce même personnage a évoqués dans son article. Ainsi Amalia traite-t-elle Mourad de « héros distrait », à l'image de ceux traversant le récit parabolique (p. 43), ou de solitaire atteint de « nomadisme viscéral » (p. 44). Dans l'oraison funèbre que rédige Kamel, le directeur du journal, à destination d'Amalia, Mourad est encore traité d'amateur de marches « à contre-courant » (p. 190), de « pur », d'« homme du passé ».

Homme d'une autre époque, Mourad l'est certainement. Que peut-il faire d'une rubrique culturelle qui ne reflète que le néant de la culture officielle, alors que traditions et coutumes, aèdes et chanteuses, poésie populaire et littérature orale sont victimes de carcans de tous ordres ? Quel rôle remplir dans un pays qui mue ? Athée quand la mode est à l'Islam, intransigeant dans un univers d'opportunistes, déviationniste par rapport à la nouvelle orthodoxie, original parmi le banal, Mourad s'évère moins révolté que déchiré et, plus brutalement, déclassé. Son errance en moins de 200 pages l'entraîne à ces divers constats et à en tirer la conséquence, en ce qui le concerne.

Le Sahara révèle à Mourad sa propre fatalité. Il ne saurait y rencontrer Dieu. Il n'est ni musulman, ni chrétien, ni le fanatisme de Boualem, ni le mysticisme d'un Foucauld ou d'un Psichari, n'évoquent rien en lui. Il ne trouve pas non plus l'aventure, au sens d'Odyssee; le Sahara a fini d'être conquis et ses limites sont fixées. Il n'y découvre pas ses semblables; les grands diables bleus sont tout aussi perdus que lui et n'ont guère mieux à attendre que les hommes de son village en Kabylie. Incapable de répondre à quelque appel, Mourad ne peut être sauvé par la « folie du désert » (p. 82), parce qu'il ne croit pas au désert et aux effets curatifs de la transe, en dépit du fait qu'il perçoit le premier comme « atavique », « inscrit dans ses veines » (p. 179). Aucune envoûtement libérateur, aucune danse de dépossession, aucun sortilège ou rite magique ne viendra le libérer du mal qui le ronge, simplement parce que ce dernier le dépasse et l'englobe tout à la fois. Le désert, c'est le « mirage » (p. 114) quasi-permanent, auquel il est impossible d'appartenir, puisque la civilisation qui y régnait est en train d'en être chassée. Mourad est le visiteur des sables, à la quête d'âmes mortes. Le cœur n'a plus de place où s'y retremper, au contact des grands inspirés, des pratiques extatiques, des légendes et traditions. Fuir Alger, ne mène que vers des légendes et traditions. Fuir Alger, ne mène que vers des sous-préfectures contrôlées de près par la capitale, vers les tentacules de la puissance industrielles qui s'étendent jusqu'aux confins.

(4) Selon la formule d'Isaïa YEIV, *Le thème de l'aliénation dans le roman maghrébin d'expression française de 1952 à 1956*, Sherbrooke, CELEF, 1972.

Il n'est donc point de belle échappée, mais un tragique enfoncement... ou l'abandon, c'est-à-dire le passage à l'ennemi, le reniement. Le jeu sur les mots « désert » et « désertion » est d'ailleurs explicite; témoin ce dialogue :

Amalia — Un déserteur qu'est-ce que c'est ?

Mourad. — C'est quelqu'un qui vit au désert.

A. — Ou qui y meurt ?

M. — C'est la même chose. (p. 127).

Telle est l'une des clés. Nos déserts ne se trouvent pas que parmi les dunes; nous les promenons avec nous. Mourad en a pris conscience, quand il dit « Il n'y a qu'une alternative. On rêve sa vie ou on la change » Si on la rêve, il faut savoir qu'un jour vient où il n'y aura plus de ressource que « l'ahellil, le kif et les marabouts », c'est-à-dire « du vent », des fantômes. Car ces refuges là ne permettent de se fuir que temporairement. Pareille vérité, Mourad l'énonce sans encore la faire sienne. Mais en quittant une des oasis il la perçoit comme une évidence. En même temps, il se rend compte que changer sa propre vie est illusoire. En s'éloignant des « tribus ancestrales », il conçoit qu'il est « flambé » (p. 179) tout en ayant eu auparavant « le sentiment que le Dieu jaloux le chassait du paradis » (p. 137).

Dans son ultime message (rédigé pour Amalia, mais il le détruit au lieu de le lui envoyer), Mourad adresse ses adieux au monde. Il explique les raisons de son renoncement (pp. 178-181). Après l'avoir écrit, il rejoint les fantômes du village de Tasga, se laissant mourir de faim autant qu'emporter par les fièvres malignes. Sans que Tamazout, qui l'aime et l'attend puisse le sauver. Sans qu'Amalia, l'amante-amie, parvienne à l'entraîner de l'autre côté des eaux et à le « faire passer » à l'Occident, même à lui tendre une secourable main. Les rêves de Mourad lui ont démontré qu'il ne pouvait plus atteindre l'étrangère. Ils ne sont plus « du même bord », proclament en clair les images nées de ses cauchemars.

III. — L'ANALYSE; ÉVALUATION ET COMPARAISONS

Si la lecture du roman appelle quelques remarques critiques, touchant l'œuvre elle-même, elle entraîne aussi des comparaisons avec des ouvrages récents, introduisant une critique politique de la société actuelle.

A) ESTIMATION : L'ŒUVRE AU NOIR

L'ouvrage de Mouloud Mammeri, de facture à tout prendre toute classique, peut paraître à la fois conventionnel et forcé. Conventionnelle, l'histoire — telle que l'auteur l'a conçue et construite — l'est dans la mesure où elle emprunte à des paysages et types connus. Ici, la nouvelle bourgeoisie algérienne pensant égoïste, disant islamique et vivant occidental. Là, gens de presse ou de guerre, hommes de lettres ou de bureaux, répondant aux canons des descriptions critiques les plus attendues. Le portrait de la journaliste « pétroleuse », ex-pied rose devenue mangeuse d'hommes, paraît bien convenu, même si l'on pense au

possible modèle qui l'a inspiré. La silhouette du capitaine Bachir, au sein de la wilaya III, paraît enflée au physique comme au moral, quand bien même le personnage qui a servi à établir le calque d'Achtung — Mohammedi Saïd à n'en point douter — possédait ces hautes couleurs.

Le groupe qui part dans le désert a été taillé sur des mesures industrielles, tant les oppositions schématiques y sont bâties à gros fils. Ex-maquisard déçu confronté à une ancienne « compagne de route », convertie aux délices de la presse capitaliste (*Plaisirs de France*). Ex-membre du Parti communiste algérien, suivant désormais les tactiques d'entrisme du Parti d'avant-garde de la révolution socialiste, [PAGS], opposé au néo-fondamentaliste musulman, autre prosélyte tout aussi élitiste et obscurantiste. Naturellement, les deux militants se détestent cordialement. Mais ils sont si bloqués dans leurs extrémismes qu'ils en finissent par partager un certain mépris du peuple et un goût certain pour la dictature. Bref, on aura compris qu'ils veulent, à l'aide de formules contraaires, faire le bonheur du peuple, au besoin contre son gré et par la violence. Quant à Kamel, le directeur d'*Alger-révolution* — qui n'est pas, lui, du voyage saharien — il est bien entendu l'antithèse de Mourad, et constitue avec lui le couple citadin/rural, Arabe/Berbère, présent/passé, puissance/déchéance, matérialisme/idéalisme, impur/pur... Pareils assemblages symboliques créent un univers manichéen et outré. Il est difficile de repérer des êtres humains derrière ces marionnettes, partant de s'intéresser à leur sort (5).

Serge, le communiste, est excessif jusqu'à la dérision, lorsqu'il déclare pour expliquer le soutien de son parti au pouvoir en place : « Dans un pays comme l'Algérie, l'Armée c'est le peuple en armes, les officiers sont issus du peuple et l'Armée c'est l'actuel président » [Boumediène à l'époque]. Ce syllogisme que l'on trouvera page 142, digne de ceux qu'épingle Ionesco dans son *Rhinocéros*, rend ubuesque toute une praxis politique et ridiculise l'idéologie marxiste à bon compte. Boualem, à l'opposé du spectre, ressemble à un pantin tout aussi grossièrement articulé. Sa diabolisation pathologique le rend insupportable en toute occasion; particulièrement lorsqu'il révèle son totalitarisme dans la scène avec les enfants de l'école (p. 89). Ce mini-Savonarole confondant pédagogie et endoctrinement, enseignement et enregistrement, est trop là pour nous montrer les dangers d'une idéologie islamique tentée de prendre la succession d'un marxisme, d'un libéralisme, voire d'un tiers-mondisme, tous défailants. Quant à Kamel, c'est Tartuffe en jellaba, tirant tous les profits possibles de la société de consommation. Sa lettre de condoléances à la suite de la mort de Mourad est un monument de suffisance et de mufflerie. Mais pourquoi a-t-il fallu faire de lui le modèle du parvenu en lui attribuant, outre une maison à Hydra (avec piscine), un chalet à Chréa et une villa à Alger-plage, en plus de l'appartement où il cache sa seconde épouse ? Du côté féminin, ce n'est guère mieux. Amalia semble plus occupée de coucher avec tout homme rencontré, qu'à accomplir son métier de journaliste. Elle est la version déchue de la militante de naguère.

(5) Rien dans ce groupe disparate qui rappelle par exemple les rapports à géométrie variable, faits de relation et d'exclusions alternées, qui faisaient les délices de la *Journée d'un scrutateur* d'Italo CALVINO.

Souad, elle, est aussi prétentieuse que falote. Elle joue les utilités et les commères, comme s'il avait fallu une Algérienne pour équilibrer la Française et faire bon poids. Pareil jeu de massacre n'inspire ni confiance, ni pitié.

Les individus *rencontrés* dans le désert, bien que moins caricaturaux, finissent par être aussi typés, victimes de l'ambiance ou touchés par la contagion. Maîtres d'écoles nigauds, instruments de l'appareil idéologique de l'Etat, ou sous-préfets bornés, tenant tous des discours à la limite de la parodie, — tel celui du coopérant égyptien dans l'école de Djanet (p. 87), — sont des fantoches. Seuls, Ba Salem, le maître des fêtes, et Tamazouzt l'amie d'enfance de Mourad, apparaissent plus nuancés et sympathiques. Toutefois, comme ils appartiennent tous deux à un monde qui meurt, le lecteur peut se demander s'il n'est pas victime de l'exotisme de sa propre vision, à moins que ce ne soit des procédés de l'auteur, qui a dessiné trop de noirs personnages pour ne pas servir de faciles repoussoirs à ces deux « élus ».

Les accidents de parcours ont aussi un caractère artificiel. Comme si les étapes étaient prévisibles, pré-inscrites, pour appuyer une démonstration, justifier un raisonnement. Comme si le *projet* de l'auteur l'emportait sur son *sujet*. Comme si la fonction ludique le cédait à la fonction didactique et que la fiction se trouvait télécommandée par le discours de Mouloud Mammeri sur le monde qui l'entoure.

En ce sens, la tragique fin du héros suggérée par différents signes et repères placés le long du parcours romanesque (que l'on pense particulièrement aux formules utilisées par la voisine de Mourad, pythonisse du pauvre, p. 160), n'est pour le lecteur qu'un aboutissement. Elle n'est pas dénuée de grandeur, de lyrisme, de poésie. Mais elle paraît étouffée par ses propres charges symboliques, pour ne rien dire de ses connotations christiques.

En noircissant sa plume, en ne laissant à la désespérance du personnage-clé aucune échappée, aucun raccroc à des entreprises positives, Mouloud Mammeri aurait pu composer une tragédie moderne. Il a préféré la satire aux limites de la charge. En détruisant les positions sur lesquelles son héros pouvait se replier, M.M. a entrouvert un gouffre où le destin se chargeait de le précipiter, *in fine*. Il a choisi ce biais pour dresser un constat sans nuances de l'Algérie. Tout y fout le camp. Et si le pays entier est à l'image des groupes d'intellectuels et de technocrates qui traversent le récit, il paraît engagé sur la plus dangereuse des pentes.

Le passé file des mémoires. Le présent catapulte les minorités, ethniques et culturelles. L'avenir est assombri de toutes les trahisons et échecs de la génération d'après l'indépendance. Après l'Algérie coloniale des « déracinés » (P. Bourdieu et A. Sayad) tuée par les colons, puis celle des « bidonvilles » (C. et R. Desclôtres, J.P. Reverdy) et des « regroupements » (M. Cornaton), du fait de guerre, celle du « capitalisme d'Etat » (M. Raffinot et P. Jacquemot) qui engageait à se demander si l'Algérie était bien « socialiste » (G. Chaliand), après celle des « illusions » plus ou moins perdues (F. M'rabet et T. Maschino), voici celle des profiteurs et de la mise à l'encan. La culture des minorités y est gentiment assassinée, comme dans la scène des gendarmes qui tuent le frère

d'Aithagel sous ses yeux (p. 93) et qui renvoie à celle, parallèle, des parachutistes français massacrant une religieuse. Les derniers résistants sont morts (p. 140) ou conquis aux nouvelles manières. De toute façon, ils sont en voie d'extinction, si bien qu'il n'est plus personne pour rappeler l'Algérie à sa conscience et à son honneur. Il n'y aura bientôt plus de Berbères, plus de nomades, plus de villages. L'Algérie « vraie » vit ses derniers instants. Les « épigones » ces héros de la seconde expédition contre Thèbes, partis venger leurs pères morts, ont de biens tristes descendants qui s'empressent les poches sans scrupules, en égrenant quelque chapelet. Triste bilan ! Mais s'en tenir là, c'est forcer l'œuvre au-delà de ses pessimismes porteurs. C'est aussi l'isoler d'une production littéraire, refuser de l'analyser en fonction d'approches et de thèmes qui sont communs à bien des romans du moment.

B) SITUATION : LA POLITIQUE AU CRIBLE

En dépit de l'agencement un tant soit peu mécanique du récit et de l'aspect fabriqué de ses personnages, le roman reste attachant. Sans doute, parce que Mourad dans ses désespoirs et vols désordonnés de phalène se brûlant aux flammes des torchères sahariennes, et en dépit des enflures et stéréotypes qui l'entourent, nous émeut. Il renvoie trop à une Algérie profondément aimée par l'auteur, qui se sent peut-être exilé de l'intérieur mais qui ne peut s'empêcher de se proclamer hautement de cette patrie-là. Il évoque aussi des ouvrages de même veine, sinon de la même lignée, incitant à d'autres comparaisons. Belle occasion pour situer *La traversée* en fonction de nouveaux courants usant de la littérature comme critique politique.

1) Mouloud Mammeri rejoint le peloton des contempteurs de la morale politique et de la religion nationale. Sur un autre ton, avec un autre style, d'autres méthodes, il participe à l'entreprise de mise en cause des évolutions récentes d'une société en transition. Critique comme ses collègues en littérature Rachid Boudjedra sur un registre plus aigu, Abdelhamid Benhedouga ou Tahar Ouettar en mineur (6), il remplit sa fonction d'intellectuel, qui n'est pas tant d'être contestataire par vocation que satirique par destination. Toutefois, si la censure est un devoir, elle est aussi un art. S'attaquer aux difformités du temps, aux maux des collectivités, manier la réprimande et le blâme au nom de la morale universelle, en remonter plus ou moins ouvertement aux puissants d'un Etat, vitupérer ici, railler là, et clabauder plus loin, montrer du doigt enfin ce qui mérite d'être amendé est louable... et nécessaire. Encore faut-il du talent, les armes adéquates, viser les bonnes cibles et assurer ses arrières en cas de chocs de retour. C'est pourquoi, Mouloud Mammeri — qui tend à reprocher à l'Algérie de ne point faire montre des qualités qu'il lui prête, et à ses concitoyens de ne pas posséder les vertus qu'il attribue à son héros — ne s'en prend pas de front au centre politique et à la classe dirigeante. Ce que celui-là et celle-ci ont fini

(6) Les romans de A. BENHEDOUGA [Ibn Hadûhag] *Rih al-Janûb* (Vent du sud) et de T. OUETTAR [Wattâr] *al-zilzal* (le séisme) ont été publiés dans une traduction française par la SNED, Alger, le premier en 1975, le second en 1974.

par accepter d'un Boudjedra — qui sait pratiquer la dérobadade, manier l'esquive et échapper aux pièges (en retournant au besoin le slogan d'arabisation contre ceux-là mêmes qui le manipulent, par exemple) — ils ne peuvent l'admettre du berbérissant Mammeri. Pour ce dernier, le jeu étant plus serré, la marge de manœuvre s'avère plus étroite. Mais il se sait en bonne compagnie !

Il y a une génération — celle des années 1950 — le ton était à la destruction des idoles coloniales et à la condamnation des pratiques mystificatrices françaises en milieu algérien « indigène ». Centralisme et autoritarisme parisiens, aveuglement algérois, goût du lucre et entêtement des colons, racisme des petits blancs, étaient mis en contradiction avec les proclamations d'une idéologie républicaine se réclamant des Lumières, des grands principes égalitaires et émancipateurs, des droits de l'homme et de l'honneur des citoyens. Alors que Mouloud Feraoun pratiquait l'autobiographie à peine déguisée (*Le fils du pauvre*, 1950, *La terre et le sang*, 1953), Mouloud Mammeri déjà, dans *Le sommeil du juste* (1955), décrivait la révolte d'un instituteur kabyle, trompé par la France, devenu instrument de la reproduction de la culture de domination en milieu dominé, et tentant de se libérer de l'étau par un acte symbolique : brûler ses propres livres. Dix ans plus tard, il devait encore relever les contradictions d'une politique française ayant distribué *L'opium et le bâton* d'un seul et même geste (1965).

Les bourgeois algériens, ceux tirant parti de leur insertion dans les marchés (culturels et économiques) coloniaux, les alliés indigènes et autres collaborateurs de l'administration, les béni-oui-oui des assemblées faussement représentatives, avaient aussi fait l'objet d'attaques en règle. Kateb Yacine, par ailleurs auteur de pages corrosives sur les massacres perpétrés en 1945 à Sétif et autres lieux (*Nejma*, 1957), ne s'était pas fait faute de brocarder les muphtis, les pèlerins se rendant à la Mecque pour des mobiles plus mercantiles que religieux, et pour moquer toute une série de pratiques se réclamant de l'Islam. Mohamed Dib avait, de son côté, porté témoignage de la dépayssannisation et de la clochardisation de son pays dans une trilogie devenue célèbre (*La grande maison*, *L'incendie*, *Le métier à tisser* parus entre 1952 et 1957).

Il se fit, par une de ces roueries propres au système colonial, que les auteurs de ces jugements sévères, de ces appréciations impitoyables, se virent encensés par l'intelligentsia du pays colonisateur, et reconnus comme « écrivains de langue française » ce qui n'alla pas sans critique du côté des nationalistes. Mouloud Mammeri sut alors ce qu'était que d'écrire au milieu des tirs croisés, ceux des extrémistes européens qui lui reprochaient ses peintures peu amènes, et ceux de ses coreligionnaires qui le trouvaient dangereusement régionaliste, plus préoccupé de sa Kabylie que de la cause nationale. Ainsi écrivait de lui Mohamed-Chérif Sahli, à propos de *La colline oubliée* que M. M. publia en 1952 : « Il nous importe peu qu'un Algérien, écrivant en français se taille une place dans la littérature française par les qualités formelles de son œuvre. La théorie de l'art pour l'art est particulièrement odieuse dans ces moments historiques où les peuples engagent leur existence dans les durs combats de la libération ». Et de s'interroger, devant le succès de librairie de l'ouvrage : « Qu'y a-t-il donc de déshonorant dans *La colline oubliée* pour mériter les éloges de nos pires

adversaires ? » Et Mostapha Lacheraf de surenchérir : « Il n'y a pas que l'amour de la 'petite patrie' qui anime ce livre, il y a aussi la façon presque agressive, injuste, avec laquelle on retranche la communauté régionale [entendons la Kabylie] du reste du pays » (7). Les accusations étaient claires : en défendant sa communauté d'origine, en s'axant sur sa « colline » que M. Lacheraf comparait à celle de Barrès, M.M. était accusé de se prêter au jeu berbérophile du pouvoir colonial et de diviser les Algériens.

Depuis lors, par ses enseignements comme par ses écrits, Mouloud Mammeri n'a cessé d'être accusé de fractionnisme, de déviationnisme ethnographique de berbérofolie culturelle. Il est resté la tête de Turc favorite des gouvernants et des « idéologues » de service, fort ombragés de sa gloire littéraire des deux côtés de la Méditerranée et bien au-delà. Et ce ne sont pas ses dénonciations récentes de la société post-coloniale qui vont lui ménager les faveurs des puissants du jour (8).

2) Depuis une dizaine d'années, fustiger la colonisation est passé au second rang comme moteur romanesque. L'origine pourrait en être les débats publics préparatoires à la rédaction de la *Charte nationale* de 1976. Ceux-ci ont en effet fourni l'occasion d'une grande lessive collective, où les mécontentements populaires se firent jour et débordèrent les médias. Les cinéastes y ont saisi l'occasion de sortir des sujets trop rabachés et de parler de cas concrets. Les romanciers ont traduit ce fait nouveau que certains d'entre eux avaient déjà perçu : pouvoir mettre en cause la société actuelle, condamner ses tares et distorsions diverses, parler de concussion, d'enrichissements illégaux, de bureaucratisme, brocarder la langue de bois et les concepts de papier mâché avec lesquels les dirigeants jonglent sans vergogne, etc. Certes, le langage employé par l'écrivain est resté, dans l'ensemble, précautionneux, mais le changement d'objectif est flagrant.

Quel qu'il soit, l'auteur court de toute façon un risque en changeant son fusil d'épaule et en tirant sur les institutions nationales. Si le mythe de l'unité des années 1954-1962 commence à être contesté, celui de la nation unanime ne saurait être mis en cause; et là, la défense des minorités berbérophones de Mouloud Mammeri frôle une zone bien ténue, un seuil fluctuant. L'Islam en tant que religion de l'État, comme de tous les citoyens à quelques pour cent près, ne devrait non plus faire l'objet de propos pernicieux ou de remarques défavorables. Mais, sous l'abri de la fiction, les attaques empruntent à la guerre de siège comme aux règles du billard; elles pratiquent la sape et usent de la bande. La révolution, la nation, la religion, ne sont pas contestées. Ce qui est visé, c'est la manière dont certains en trahissent l'esprit ou en détruisent la lettre. Combat-

(7) M.-C. SAHLI, « La colline du reniement », *Le jeune musulman*, 2 janv. 1953; M. LACHERAF, « La colline oubliée ou les consciences anachroniques », *id.*, 13 janv. 1953. Extraits in P. LUCAS et J.-C. VATH, *L'Algérie des anthropologues*, Paris, Maspéro, 2^e éd., 1982, p. 229-232. Les crochets sont de moi, J.C.V.

(8) Notons que le gouvernement algérien a pris un certain nombre d'initiatives qui ont pu apparaître comme autant d'efforts pour réduire la zone d'extension de la culture berbère. Un exemple en est fourni par la saisie du *Fichier de documentation berbère*, publié par les pères blancs en Kabylie depuis 1946 et devenu en 1972 *Fichier périodique, études linguistiques et ethnographiques* avec Alger comme centre de rédaction.

tants de la dernière heure coloniale devenus profiteurs de la première heure nationale, concussionnaires, trafiquants et faux dévôts, peuvent donc fournir un utile jeu de massacre. A condition de n'en pas démolir trop d'un coup.

Le mal ne peut être considéré comme général; il n'y a que des malfaisants. Et l'écrivain a beau jeu de déclarer que ses personnages « négatifs » ne sont que les représentants d'une minorité qui a trahi les idéaux collectifs pour détourner pouvoirs et biens à son profit. Il se garde de condamner l'Algérie tout entière, en s'attaquant à la seule fraction qui dévie de la juste voie. Ce faisant, il peut même prétendre mobiliser les autres en leur suggérant de mettre au pas les mal pensants et les mal agissants. Quelques personnages sont là pour démontrer que si la situation ne s'améliore pas, que si le chancre s'étend, ils sauront réagir pour sauvegarder l'honneur de tous; en reprenant la révolution armée au besoin.

Bien entendu, tous les héros n'ont pas ces courages extrêmes. Certains tergiversent et préfèrent biaiser. Pour d'autres, le refus des compromissions est plus proche du nihilisme que de la révolution. Par exemple, le Rachid de *La répudiation* (1969) ne rejette pas son père pour des motifs uniquement freudiens. Il renie, à travers lui, ce qu'est devenu son pays, dont les bourgeois ont gardé le contrôle en signant une alliance avec le « clan des bijoutiers ». Ses errances et vaccinations sont le produit de son refus comme de son opprobre. Il pourrait boire, assassiner son père ou préparer le grand chambardement. Il choisit de laisser à son frère la première option, se contentant de rêver de la seconde (tout en volant la nouvelle épouse de l'auteur de ses jours) et d'œuvrer mollement à la troisième, en simulant la folie pour échapper aux sbires du « M.C.S. ». Les laskars perchés sur leur piton (*Topographie idéale pour une agression caractérisée*, 1975) sont des farfelus irresponsables, qui bernent les paysans au lieu de leur expliquer la révolution agraire, et les envoient à leur perte dans les arcanes de l'émigration. Ils trahissent leur passé de militants, mais ne représentent qu'une poignée de mécréants, non de dangereux agitateurs.

Il est un autre truchement, celui du témoin marginal, plus encombrant que dangereux, auquel sa position de fou de village quelquefois permet d'énoncer les vérités les plus crues en toute impunité. Chez Rachid Boudjedra toujours, le vieux Djoha, « Si Slimane le Magnifique » en sa tanière (*L'insolation*, 1972), et Tahar El Ghomri dans sa cabane de ferraille (*Le démantèlement*, 1982) appartiennent à la variante « clochards illuminés ». Ce sont de vieux fous-sages mi-sarcastiques, mi-sataniques, déguisant l'épigramme sous la gaudriole et la satire politique derrière un nuage de kif ou des vapeurs d'alcool. Rêveurs impénitents, penseurs chimériques, bavards utopistes, ce sont les disques éraillés abritant une mémoire nationale chancelante. Leurs discours ne remettent rien directement en question mais, en dégageant le passé de son carcan de mythes, ils illustrent mieux les aberrations et tromperies du présent. Leurs élucubrations aident même les inquiets de la nouvelle génération à prendre conscience d'eux-mêmes et de leur pays. Et si l'on compare le Mehdi de *L'insolation* qui prend ses leçons chez Djoha, et la Selma du *démantèlement* qui bouscule son vieux mentor et fait rendre gorge à l'histoire, on peut avancer que les jeunes nés pendant et après la guerre de libération n'auront bientôt plus besoin de pareils intercesseurs funambulesques.

Arfia, l'héroïne de *La danse du roi* (1968), dans cette optique, serait presque démodée (9). Et pourtant les cris que lui fait pousser Mohammed Dib ne restent pas sans écho. Elle est la preuve vivante d'une guerre menée pour une liberté que d'autres se sont empressés de trahir depuis. Elle a tenu le maquis mieux qu'un homme. Et la voici, vingt ans après, confrontée à des agents de police du nouvel Etat. « La révolution est faite », dit l'un. « Il faut regarder vers l'avenir », renchérit l'autre. « Il y a des gens qui continuent à faire les farauds. A quoi ça rime... Le monde en a plein le dos... Le passé c'est le passé », lui signifie-t-on. Et elle de leur rétorquer qu'ils ont bien tort d'avoir enterré la révolution si vite, de l'avoir « égorgée ». Et de prophétiser. On en parlera encore longtemps, mes enfants. Ça ne fait que commencer !... La révolution n'est pas finie... La guerre non plus... » (p. 193-194). Apparemment, Arfia ce symbole de la révolution trahie, ne hurle pas vainement « dans le désert »; ses petits-enfants l'ont entendue.

Une variante de la figure du perturbateur dans le rhétorique romanesque apparaît dans une scène caractéristique. Dénommons-la « le retour du chahid ». Elle consiste à faire revenir parmi les siens un combattant de la guerre de libération, porté disparu jusque là. Le thème est classique et fonctionne à merveille. Soudain, au creux d'un univers ronronnant et confortable, parce que rendu à la « normale » un témoin oublié fait irruption. Son auréole de martyr ou de victime qui avait si bien irradié les siens, devient gênante. Reproche vivant, ombre du Commandeur, sa seule présence rappelle les codes trahis, les écarts entre autrefois et maintenant, avive les consciences mauvaises de trop d'accommodements et de corruptions en tous genres. Au couple positif courage-probité, marque d'un temps rétrospectivement idéalisé, vient s'opposer celui négatif d'humiliation-indignité, caractéristique du moment vécu. Tahar Ouettar (*Les martyrs reviennent cette semaine*, traduit en 1981) et Rachid Mimouni (*Le fleuve détourné*, 1982) utilisent cet artifice littéraire, pour nous faire percevoir à quel point l'image de la guerre qui s'estompait (image double donc trouble, parce qu'embellie par l'épopée et la mythologie nationaliste et en même temps laissant voir des pans cruels : société éclatée, trahisons, exactions) redevient brutalement obsédante. Et ce, par la seule « apparition » d'acteurs inattendus dans le champ social, d'anciens maquisards.

3) La notion d'état de grâce perdu est donc une constante de la nouvelle littérature de désenchantement, qui n'est pas encore une littérature de délégitimation, mais qui pourrait le devenir. Ne l'est-elle pas déjà au Maroc, avec Mohamed Khaïreddine ? Avec plus ou moins de punch, de rouerie et de pétulance, plus ou moins de brio et de savoir-faire (jusqu'où peut-on aller trop loin ?), des auteurs sont partis miner les citadelles du conformisme, des travers idéologiques, des déviations politiques. Transgresseurs d'une déontologie sociale non écrite, dénonciateurs des mœurs ambiantes, provocateurs à leur manière, des romanciers, poètes, dramaturges, cinéastes aussi, prennent le contrepied des règles, passent par-dessus les rites, sortent des voies tracées, attentent à la

(9) Arfia réapparaît dans la version en cinq séquences, rédigée pour la scène par l'auteur lui-même. La pièce a paru, sous le titre *Mille hourras pour une gueuse*, Paris, Le Seuil, 1978.

bienséance. Violation et art de la bousculade font de ces contrevenants plus des dérangeurs que des iconoclastes, car ils ne renversent que des « idoles de papier ». Le médium utilisé, l'audience obtenue, ne leur permettent pas d'atteindre des buts concrets. Les habillages de l'écriture les isolent autant qu'ils les protègent. Leur programme de désordre ne menace pas directement l'ordre des choses politiques. Toutefois, qui oserait avancer que leurs écrits sont vains et ne concernent qu'eux-mêmes ? Qui peut prétendre que leur succès en dehors de leurs frontières — et tout spécialement chez l'ancien colonisateur — leur ôte toute légitimité au sein de leur propre société ? Et est-on bien sûr que les précautions qu'ils s'imposent limitent leur audience ?

Parce qu'il reste de grands interdits et des sujets tabous, qu'il n'est guère possible de les frapper de plein fouet, tout auteur doit emprunter des détours pour les atteindre. La démarche oblique entraîne donc à ajuster dans la ligne de mire des objets moins brûlants. Ceci représente un double danger. Pour l'auteur, de multiplier les contours ou de s'attarder à l'accessoire, voire de partir à l'assaut de moulins à vent; oubliant son objectif principal ou le couvrant de tant de voiles qu'il n'est guère apparent. Pour le lecteur, de ne pas être à même d'effectuer les transcriptions nécessaires et de prendre le factice ou le leurre pour le réel.

On peut se demander, par exemple, si le Parti communiste algérien des années 1936-1954 n'a pas outrageusement monopolisé l'attention. Tant il a paru à certains la cible idéale pour atteindre d'autres objectifs. Certes, il représente un bon exemple des erreurs de jugement commises à divers moments de la « situation coloniale », de tactiques malencontreuses, de mauvais choix entre nationalisme et internationalisme... Il n'est pas certain qu'en faisant du PCA et de la minorité communiste en Algérie des boucs émissaires, les auteurs n'ont pas détourné l'attention; trop de leurs lecteurs (anticommunistes ou ultra-marxistes) ont eu tendance à se jeter sur cet os là... et à oublier les vraies causes des malaises actuels. Rachid Boudjedra s'en est pris, à diverses reprises bien qu'avec affection, au seul mouvement capable de recruter en milieu européen comme en milieu algérien. La figure du poète Omar, rendu aveugle par la torture et l'emprisonnement — où l'on aura reconnu Bachir Hadj Ali, ancien secrétaire général du PCA — est même sortie illuminée de *L'insolation*. On se souvient aussi des philippiques héroïco-comiques contre la « RCV » (République Communiste Verdoyante) au sein du même ouvrage, comme des remarques caustiques de Selma dans *Le démantèlement*. Mouloud Mammeri, de son côté, a réservé au parti et à son continuateur dans l'Algérie indépendante, quelques coups de griffe appuyés.

Il est d'autres exemples, bien sûr, de ces biais d'ordre *socio-politique*, par lesquels les romanciers poussent leurs bottes puis s'esquivent, posent leurs banderilles sans pouvoir porter l'estocade (10). Il est aussi des pratiques

(10) La littérature africaine offre de nombreuses comparaisons. La crise d'identité, les problèmes de réajustement, d'adaptation, de digestion de « l'héritage » colonial, le goût amer de l'après-indépendance avec les conflits de pouvoir, les nouvelles chasses, la corruption, les écarts sociaux se retrouvent. Les analogies avec le roman francophone d'Afrique noire sont aisées. Celles avec son équivalent anglophone moins courantes. On pourrait en trouver du côté des traumatismes nés du conflit

détournées, dont la fonction métaphorique est à dominante *ethnico-spatiale* cette fois. La meilleure illustration de cette seconde catégorie qu'illustre encore le roman de Mouloud Mammeri est, curieusement, le désert, ce vaste univers qui permet toutes les variations.

IV. — DÉDUCTIONS

En dépit des réserves que soulève toute sociologie politique du roman, nous devons conclure que celui de Mouloud Mammeri est une œuvre engagée, et que le détour par le Sahara a valeur de contre-mythe.

a) La sociologie politique de la production littéraire ne va pas sans objections. Praticiens de l'analyse sémantique, de la linguistique saussurienne, du structuralisme ou de la sociocritique, tenants de la « nouvelle critique », tous peuvent lui contester ses hypothèses et méthodes. Beaucoup y voient un prolongement de la théorie du reflet, ramenant l'œuvre romanesque à l'état de miroir, soit pur produit d'infrastructures socio-économiques et de superstructures idéologiques, soit simple illustration d'un milieu social et mental. L'étude du contenu du roman conduirait dans ce cas à une transcription directe, une lecture non médiatisée.

Si la conception était si primaire, il est clair que l'analyse ne vaudrait pas grand chose, et que les rapports entre le romancier et son public, entre une société et sa culture, n'auraient qu'à souffrir de pareilles simplifications. Prétendre retrouver un réel derrière l'œuvre, enter celle-ci à tout prix dans l'histoire, est dérisoire. Nous savons que *Le banquet* de Mouloud Mammeri n'est pas un ouvrage de reconstitution, qu'il ne décrit pas les Aztèques tels qu'ils furent mais bien tels que l'auteur les voit, en fonction de certaines considérations actuelles, de ses préoccupations d'homme, de ses recherches et réflexions d'auteur, de savant. De toute façon, tout texte ménage trop de lectures potentielles pour vouloir le réduire à l'aide d'une seule grille d'analyse. Et, du point de vue déontologique, le romancier est en droit de déclarer que ses écrits n'ont pas le sens qu'indique l'analyste. Il est fondé à se rebeller contre quiconque manipule son œuvre et se livre à des interprétations sans rapports avec ses propos, ou transforme autoritairement un écrit en objet idéologique (11). Pour le spécialiste, est-il concevable (et convenable) d'outrepasser le travail d'un écrivain et de lui attribuer un projet qui n'était pas le sien ou un message qu'il n'était nullement dans son intention de transmettre ? Les fantasmes attribués au romancier ne

nigérian chez Isidore OKPEWHO (*The last duty*, 1976), des difficiles reconversions culturelles évoquées par l'Ougandais Robert SERUMAGA (*Return to the shadows*) ou du Kenyan Meja MWANGI, ou encore des exhortations pour mêler retour sur soi et révolution, traditions mythiques et nouvelles utopies, suggérées par AYI KWEI ARMAH (*Two thousand seasons*, 1973), NGUGI WA THIO MO (*A Grain of wheat*, 1975), Wole SOYINKA (*A Dance of the Forests*). Cf. Charles LARSON. *The emergence of African fiction*, 1978. La production égyptienne apporte des échos de même type. Les nouvelles de Youssef IDRISS pour ne retenir que ce cas, en fournissant plusieurs témoignages (cf. par exemple *Faharat's republic et Sultan, The law of existence*, trad. anglaise de Saad el-Cabalawy, 1977).

(11) Cf. F. JAMESON, « L'inconscient politique », in Graham FALCONER et Henri MITTERRAND (Dir.), *La lecture sociocritique du texte romanesque*, Toronto, A.M. Hakkert, 1975, p. 39.

sont-ils pas plutôt ceux de son commentateur; l'un décryptant avec sa culture ce que l'autre a écrit avec la sienne ?

Poussant plus loin, on pourrait suggérer que, comme il n'est, paraît-il, de grande œuvre que dénuée de fins pratiques, attribuer des visées politiques à un ouvrage c'est délibérément le rabaisser, le condamner au second rayon des bibliothèques. Au fond, pourquoi ne pas laisser le roman « parler » de lui-même ? Pourquoi l'alourdir de gloses et commentaires ? Pourquoi faut-il que tout auteur maghrébin par exemple, ayant à peine publié un ouvrage, des vautours en tous genres s'en emparent, le dépècent et le jettent en pâture aux équarisseurs de la critique littéraire ou universitaire ? En d'autres termes, sommes-nous, politologues, à l'inverse des spécialistes préoccupés de la seule structure du texte, des charognards doublés de traîtres (*traduttore, traditore*)... ?

On aura compris, à la lecture de ce qui précède, que l'effort accompli visait à établir des relations entre l'ordre des mots du romancier et l'ordre des choses sans pour autant réduire *La traversée* à un essai sur l'Algérie d'aujourd'hui, tout en admettant que c'était aussi, en partie, cela. Pour nous, le roman offrait un triple support; pour montrer :

1) L'évolution des mentalités, le changement des visions, de l'imaginaire, des perceptions, qui n'était pas le seul fait de celui qui s'exprimait, avec son passé de romancier, d'essayiste, de poète, d'ethnographe de la berbérie.

2) Le changement des objectifs d'une génération à l'autre, avec des écrivains détournant aujourd'hui leurs regards de la société passée, s'éloignant des thèmes traditionnels, pour jeter un œil critique sur leur époque, le monde où ils vivent.

3) La fonction révélatrice, remplie par le désert, dans ce projet. Comme si le discours analytique, qui révèle de la part de chaque auteur une certaine vision du monde, était un discours en creux. Comme si le recours au (et détour par le) Sahara permettait des métaphores, des allusions, un style indirect. Car ce qu'il est, ou n'est pas, ce qu'il devient, il le doit à son pôle géographiquement contraire et complémentaire, le nord.

Le lecteur aura compris aussi qu'il est impossible de détacher l'entreprise de Mouloud Mammeri du contexte où elle s'inscrit. *La traversée* n'est pas uniquement le roman de Mourad, celui de l'intellectuel berbère (dont il était trop tentant de faire un double de l'auteur) au sein d'une société en majorité arabe, d'un idéaliste parmi les matérialistes. Son aventure s'inscrit dans un champ politique précis, situé dans la chronologie, marqué par des actes, des gestes, des décisions, qu'il serait illusoire de vouloir gommer. Gageons que l'auteur lui-même s'étonnerait si on laissait de côté l'aspect « engagé » de son texte, proclamant son intemporalité ou son absence de relation avec toute situation historique.

b) Le roman de M.M. — « réaliste mêlé de conte », si l'on préfère ne pas utiliser l'appellation « engagé » — est un « livre-racine » de facture toute classique (12). Des personnages types y évoluent dans un univers parfaitement

(12) En opposition au « livre-radicele » (à la structure plus alambiquée, moins « narratif », où le texte est fragmenté), selon la nomenclature de Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI (*Rhizome, introduction*. Paris, Ed. de Minuit, 1976).

repérable, dans le temps comme dans l'espace. L'aventure y est contée en toute linéarité, avec un début (tableau), une progression (parcours) et une fin (aboutissement). Pris au pied de son titre, le livre laisse apparaître diverses « mobilités ». Celle de Mourad au premier chef, *passant par une crise*, tout à la fois *écarté* (ou se mettant lui-même à l'écart), *prêchant dans le désert*, cherchant une *voie* et ne la trouvant pas. Celle des nomades, qui *franchissent* avec peine, et au prix d'une dépersonnalisation dramatique, le *passage* entre temps colonial et temps national, entre « tradition » et « modernité », *transitant* par divers états, *traversant* des épreuves, victimes de mirages d'un nouveau genre. Celle des journalistes, *sillonnant* une région, *rencontrant* des populations et passant finalement *au travers* des uns et des autres sans les voir.

Peut-on dire que l'auteur a décidé d'écrire là son *Aden Arabie* ? Non, si l'on observe qu'il parle des siens et non des habitants d'un pays lointain visité par hasard. Oui, si l'on fait entrer en ligne de compte d'autres éléments. En mentionnant par exemple que les deux œuvres révèlent le paysage politique d'un pays, à une époque donnée, sous les habits de l'affabulation. Chez Mouloud Mammeri comme chez Paul Nizan il y a un aspect pamphlet qui ne se cache même pas. Le voyage dans les deux cas sert à déterrer des vérités, à « découvrir » ce qui était resté caché jusqu'alors, à proclamer une sorte d'état d'urgence. D'où leur double regard pessimiste sur le monde, que fait ressortir la lecture des deux textes. La génération algérienne de l'après-indépendance — comme la française de l'après première guerre mondiale — se trouve flouée, et en même temps isolée. Pour ceux qui se refusent aux concessions, qu'ils perçoivent comme des trahisons, le voyage est une fuite, en attendant ce que Nizan nommait la « fuite réelle », autrement dit la mort. « Le voyage est une suite de disparitions irréparables », cette formule d'*Aden Arabie* (p. 158), nous aurions pu la retrouver dans *La traversée*. L'Eden n'existe pas plus au Sahara aujourd'hui qu'il n'existait dans l'Arabie des années 1930. Au fond, les deux livres offrent le récit d'une aventure, où le personnage-clé traduit sa peur non consciente en fuite organisée. Mais, ignorant ce qui le pousse à partir, il ne sait comment s'en sortir.

Aller au-delà serait forcer la comparaison. Car si le héros d'*Aden* s'en tire par un dandysme révolutionnaire d'esthète activiste, celui de *La traversée*, moins intellectuel et plus prisonnier du milieu, y suit plutôt son chemin de croix et n'a guère la force de réagir. Par sa fin, il condamne ce qu'il réproche au lieu de tenter d'y porter le remède. Et, là où Nizan déclarait la guerre à la société bourgeoise, à la fin de son essai, Mouloud Mammeri ne part à l'assaut d'aucune bastille, se contentant de dénoncer des pratiques douteuses, et notamment de suggérer comment « on achève bien les Berbères » dans un Etat moderne. Il est vrai que cela suffit à faire de sa démonstration un détonateur peu apprécié dans les milieux gouvernementaux.

Quand Rachid Boudjedra évoquait avec sa version de Djoha la « République autonome de Bakylie », ou des *laskars* non conformistes sur un piton que le lecteur pouvait situer à loisir en Grande Kabylie, il évoquait de vivants anachronismes plus que les dangers d'un quelconque séparatisme. Avec Mouloud Mammeri, le ton est moins à la causticité qu'à l'accusation, même si celle-ci est indirecte. Et c'est là que le bât risque de blesser des épidermes politiquement

sensibles. On pouvait donc prévoir un renouvellement de l'opération « *colline oubliée* », le pouvoir et ses « idéologues » sachant désormais comment répondre à l'auteur. Il leur suffit de crier à l'entreprise de dénationalisation. Le vieil air peut toujours servir, avec plus ou moins de succès selon que se manifeste ou non quelque humeur du côté de Tizi Ouzou, à propos d'une mesure jugée par trop menaçante pour la culture locale. Pour le gouvernement, il est aussi une autre parade. Elle consiste à démontrer que les descriptions de Mouloud Mammeri n'ont aucun rapport avec une situation réelle; que le désert qu'il décrit n'est pas le Sahara existant. Et ici nous touchons à nouveau au rôle que le sud algérien remplit dans l'œuvre.

c) Il est en effet possible d'affirmer que le bilan dressé par M.M. est outrancièrement négatif. En premier lieu, parce que ce n'est pas tant le nord qui colonise le désert, que celui-ci qui, grignotant les étendues arables, en dépit des « barrages verts » (13) et autres projets de reboisement, « remonte » vers l'intérieur. La menace, si menace il y a, est inversée. La désertification paraissait même un mal inexorable, à en juger par les chiffres fournis par les experts, il y a quelques années. En second lieu, le Sahara se peuple plutôt qu'il ne se vide. Il accueille de plus en plus de personnes et pas seulement les pétroliers et fonctionnaires issus des cités de la côte. Si les palmeraies n'attirent plus et ne polarisent plus autant la vie du désert comme elles le faisaient autrefois, les villes, qui souvent se sont développées à leur ombre, sont par contre devenues des lieux de production, d'embauche, des marchés importants. Les oasis ont même réussi, pour quelques-unes d'entre elles telles In Salah, Adrar, avec leurs oignons et tomates (d'autres envisagent de faire pousser de l'orge et du blé !) à exporter des produits maraîchers et à modifier leur économie traditionnelle. L'ancienne dépendance par rapport au nord est donc en train de se modifier. Les échanges entre les deux régions tendent à se fonder sur un type d'équilibre nouveau, comme le faisait remarquer récemment J. Bisson (14). Le Sahara, enfin, n'est plus une zone délaissée, un simple arrière-pays de cailloux et de sable, où pousse une maigre végétation. C'est une région bordée à l'occident par une des côtes les plus poissonneuses du monde. C'est un territoire aux ressources minières importantes (phosphates de Bou Kra dans la Saguiet el-Hamra, mines de fer du Rio de Oro et de Gara Djebilet, métaux précieux, uranium du Hoggar). C'est donc un domaine d'expansion économique et humaine. Il suffit de constater la puissance d'attrait des centres du Sahara occidental (Bou Kra, Zouerate, Akjoujt, par exemple, où sont venus se fixer des milliers de nomades), le bond

(13) Ceinture de végétation que l'Algérie se propose de planter et d'entretenir (sur environ 30 kilomètres de largeur) afin de prévenir l'avancée des zones désertiques.

(14) Auteur d'une étude de géographie humaine sur *le Gourara* (Alger Institut de recherches sahariennes, s.d. [1957] Jean BISSON a publié divers articles récemment :

« Pays de Ouargla et du Mزاب : emploi, urbanisation, régionalisation au Sahara algérien » ; in fascicule 5, *Urbanisation et nouvelle organisation des campagnes au Maghreb*, 1979, du laboratoire « Urbanisation du monde arabe » du CNRS et, in *Maghreb-Machreq*, 1^{er} trim. 1983, de « l'industrie, la ville, la palmeraie au désert : un quart de siècle d'évolution au Sahara algérien » (pp. 5-29).

démographique, la véritable mutation des cités algériennes telles que Biskra, Bechar, Djelfa, Laghouat, et surtout Ghardaïa, où depuis 1976 ont été implantées des industries de transformation. Ajoutons que le désert est aussi devenu un enjeu stratégique. Les batailles pour le contrôle de la portion ouest après le retrait espagnol, ont impliqué trois Etats directement, et un candidat potentiel à la succession, la République sahraoui. D'autres se sont déroulées au sud-est; la Lybie tendant à englober le Tchad dans sa sphère d'influence. Elles démontrent à elles seules que le Sahara de Mouloud Mammeri n'est pas seulement le désert des Algériens, mais une aire maghrébine dont la transformation ne saurait être le fait d'un seul Etat.

Tels pourraient être les arguments avancés contre les interprétations pessimistes de *La traversée*. Mais cela, l'auteur ne l'ignore pas. On peut faire confiance à son sens ethnologique pour avoir accompli lui-même le périple qu'il nous relate et s'être documenté aux sources, pour avoir pris langue avec les populations (n'a-t-il pas collaboré à la rédaction d'un *lexique français-touareg, dialecte de l'Ahaggar*, 1967 ?) (15). Alors, pourquoi ces traits inutilement noircis, cette vision quasi désespérée ? Pour mieux faire passer son appel, faire entendre son cri à propos d'une entreprise de déculturation ? Pas seulement. Nul doute que pour M.M., comme pour d'autres auteurs maghrébins qui empruntent au thème du désert, le Sahara joue aussi le rôle d'un *contre-mythe méditerranéen* (16).

Des écrivains réagissent contre les tentatives coloniales de résurrection de l'Afrique latine, d'une civilisation par trop axée sur la mer bordière, telle que Fernand Braudel nous la donne à voir, d'une société telle que nous la décrit S.D. Goitein, d'une culture chantée par Dominique Fernandez, contre une « mère Méditerranée » berceau commun aux Grecs, Latins et Moyen-orientaux. Ils s'insurgent aussi contre un Maghreb orienté vers ses seules façades maritimes, polarisé par ses ports, se lançant dans des programmes de développement aberrants. Comme celui, algérien, d'industrialisation distribué entre Oran et Annaba. Comme celui, marocain, projetant une « ligne industrielle » le long du littoral atlantique, avec le complexe Casablanca-Kénitra pour centre. Comme celui, tunisien, rassemblant tourisme, industries manufacturières et pêcheries autour de mêmes points.

A l'opposé d'un développement qui rapproche de l'Europe, même si c'est pour mieux s'en différencier, les discours romanesques sur le désert sont donc des suggestions de réorientation. Des intellectuels offrent une reconversion. Ils proposent de regarder vers les arrières-pays, de se raccrocher à un territoire

(15) Cf. une autre version, plus directe et tout aussi incisive, de ses « découvertes » dans le texte que Mouloud MAMMERI a publié dans *Désert, Nomades, guerriers, chercheurs d'absolu*. Revue *Autrement*, n° hors série 5, novembre 1983, pp. 213-221. (« Ténéré atavique »). En même temps l'auteur a rédigé une *Grammaire berbère (Kabyle)*, publiée chez Maspéro en 1976.

(16) Voir Jean DÉJEUX, « De l'éternel méditerranéen à l'éternel Jugurtha »; *Revue algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques* 4-1977, pp. 658-728.

solide plutôt qu'à des illusions liquides (17). Ce faisant, ils poussent dans une direction déjà proclamée comme but par les propagandes officielles. Les responsables de l'aménagement du territoire ont partout proclamé qu'il fallait résoudre la contradiction développement-équilibre et assurer une harmonieuse transformation des régions. Les planificateurs ont tenté non plus d'empêcher une urbanisation jugée inéluctable mais de contrebalancer l'attrait des villes du littoral en aidant à la formation de contre-pôles locaux autour de cités d'ampleur moyenne de l'intérieur. La Charte nationale algérienne de 1976 avait fait grand cas de ces « communautés urbaines où chacun est totalement intégré et trouve les pleines conditions de son épanouissement culturel, social et économique » (p. 85). Il y était question de cesser de « tourner le dos au pays », comme c'était le cas à l'époque coloniale, de bâtir une Algérie « utile et moderne » qui descendit à la rencontre de l'Algérie traditionnelle et fusionnât enfin avec elle. Sinon tout allait « basculer à la côte » et se perdre en voulant se transformer avec trop de hâte. Depuis, des projets (concurrents) de routes transsahariennes ont pris corps : celui marocain de relier Tanger à Dakar par une voie le long de l'Atlantique; celui algérien (« de l'unité africaine ») piquant au centre du Sahara pour joindre Alger à Kano au Nigéria (18).

Les écrivains avaient sans doute ces slogans et impératifs en tête, lorsqu'ils nous amenèrent à porter nos regards en direction des zones déshéritées du sud. Pour eux aussi, les Etats devraient se lancer dans un vaste projet d'aménagement, de « colonisation » (à condition qu'il ne fût pas destructurant), de « développement » (pourvu qu'il ne s'opérât pas au détriment mais bien au bénéfice des minorités locales). Mais cette incitation à se tourner vers « la ligne blonde des dunes », vers l'Afrique, vers un autre « grand large » dépasse de loin les nécessités économiques, les exigences politiques nationales, dont la « marche verte » mobilisant l'ensemble du peuple marocain a fourni une parfaite démonstration chauvine (19). A lire entre les lignes, la plupart des auteurs dépassent les projets de transformation concrète d'origine nationale; chaque Etat développant son morceau de Sahara, poussant ses antennes asphaltées en direction des grands fleuves africains, qui vers le Sénégal, qui vers le Niger. Ils laissent entrevoir une perspective plus vaste, moins programme que vision, où les peuples, cessant de se disputer des arpents de territoire, participeraient collectivement à la mutation de l'ensemble.

(17) Dans son article « Ténéré atavique » (*Autrement*, op. cit., p. 215) M. MAMMERI écrit « Ainsi ai-je découvert une *Afrique profonde*. Ici apparaissait la vanité d'une histoire funambule, toute entière tournée vers la mer, fascinée par les rivages d'une Méditerranée; pendant des siècles le centre du monde par ses cités, ses îles, ses empires, ses temples, ses fables et ses incantations ». Ce faisant, l'auteur lui-même renforce la mythologie nationaliste qui fait du colonisateur le responsable de pareille « basculement » à la côte. L'histoire algérienne démontre que ce phénomène a) n'est pas né de la colonisation, b) comportait même en pleine époque coloniale des exceptions, dans le sens Nord-Sud.

(18) Les transversales Est-Ouest paraissent compter moins que les verticales Nord-Sud. Une exception pourrait être la voie Nouakchott-Nema, mais elle ne relie que deux villes mauritaniennes et ne s'articule pas sur le réseau voisin.

(19) La lutte pour le Sahara a mobilisé les intellectuels des différents Etats. Dans cette opération, le Maroc paraît avoir le mieux réussi; sans doute parce qu'il avait le plus à gagner dans l'opération. Cf. l'exemple d'Abdallah LABOUI, *L'Algérie et le Sahara marocain*, 1976.

Observée comme un projet politique, la proposition tient de l'utopie. Mais si on l'aborde par les idées et inspirations qu'elle peut faire naître, si on la prend au niveau de l'imaginaire, elle renvoie alors à l'inconscient d'un peuple maghrébin, à des rêves informulés, au passé des grandes dynasties, almoravide et almohade principalement, à des idéaux dont nous ignorons encore comment ils s'élaborent et s'articulent sur des opinions et comportements. La lecture symbolique de l'espace désertique des écrivains, avec ses archétypes et ses répétitions, ses jeux de miroirs, ses chimères et ses fantaisies, s'avère une nécessité. Nous devons traduire les mythes, contes et légendes ayant le Sahara pour thème. Mais ceci, comme dirait... Mircéa Eliade, est une autre étude (20).

Jean-Claude VATIN*

(20) Cf. le très intéressant ouvrage de H.T. NORRIS, *Saharan Myth and Saga* (1972), qui concerne essentiellement la portion occidentale.

* Je tiens à remercier Mildred MORTIMER, Jacqueline ARNAUD et Reda BENSMAÏA. Leurs contributions à la conférence annuelle de l'*African Literature Association* (University of Illinois at Urbana-Champaign, 7-9 avril 1983) sont à la source de ce texte. De même, l'essai de Jean-Robert HENRY, « Romans sahariens et imaginaire français ou la nécessité du désert » rédigé pour le séminaire sur les *Perceptions françaises et américaines du Maghreb* (Princeton, 24-26 avril 1982) a-t-il inspiré plusieurs des réflexions de la seconde partie. Aucun de ces auteurs ne peut cependant être tenu pour responsable des analyses et conclusions formulées ci-dessus.